

## « Oui, je me lèverai et j'irai vers mon Père » – et notre Père... »

### *Pour comprendre quelques gestes des célébrations liturgiques*

Marie-Christine Hazaël-Massieux<sup>1</sup>

«Oui, je me lèverai... » Pourquoi cette idée de se mettre debout, que l'on trouve un très grand nombre de fois dans la Bible et que reprend cette antienne que les chrétiens chantent parfois à l'eucharistie ? Les occasions retenues par les Pères de l'Église, et tous les prédicateurs à leur suite, d'expliquer ce geste, et d'inviter les croyants à se mettre debout à l'église sont nombreuses. Cette position devient ainsi, au cours des premiers siècles, avec des significations qu'il conviendra d'éclaircir, l'une des marques caractéristiques de l'identité chrétienne. Toutefois, les Pères de l'Église semblent parfois loin aujourd'hui : on leur assigne, comme successeurs des apôtres, les premiers siècles de l'Église, et jusqu'aux VII<sup>e</sup>-VIII<sup>e</sup>, parfois jusqu'au X<sup>e</sup> siècle, où ont vécu, prêché et écrit de grands évêques, pasteurs et moines, fondateurs religieux. L'histoire s'est poursuivie après eux avec les sombres heures de la fin du Moyen Âge, puis l'époque de la scolastique ; et finalement on peut constater un certain oubli des significations liées à la position debout, ou au geste de se lever, quand la Contre-Réforme catholique<sup>2</sup> va établir des normes, qui régiront jusqu'au Concile Vatican II (1962-65) bien des pratiques religieuses. De ce fait nous sommes assez largement étrangers à la compréhension symbolique de cette position à propos de laquelle les Pères<sup>3</sup> (grands lecteurs et commentateurs de l'Écriture) ont apporté de riches enseignements. Au XVII<sup>e</sup>-XVIII<sup>e</sup> siècle, on se soucie plus de stricte conformité aux dogmes, d'obéissance à des principes, de respect de règles pratiques en matière de déroulement ordonné des liturgies,

---

<sup>1</sup> Marie-Christine Hazaël-Massieux, Docteur ès-Lettres, Professeur émérite de l'Université française, est auteur de nombreux articles et ouvrages de patristique et d'histoire de l'Église, tout particulièrement du Dictionnaire contemporain des Pères de l'Église, paru chez Bayard en 2011 (970 pages). Après avoir été très longtemps responsable dans le catéchuménat, elle est aujourd'hui engagée activement dans l'œcuménisme et le dialogue entre les religions. Elle enseigne la patristique et la théologie des religions au Centre Jésuite de la Baume lès-Aix et à l'Institut de Science et Théologie des Religions de Marseille.

<sup>2</sup> Ce nom de Contre-Réforme s'explique par le fait que, si un peu partout au XVI<sup>e</sup> siècle, on prenait conscience de la nécessité de « réformer » l'Église, les « Réformes protestantes » se sont affirmées dans les séparations et la douleur (1517 et années qui suivent). Le Concile de Trente ne s'est réuni qu'après les ruptures (1545-1563) et a souvent été amené à se positionner « en réaction » contre les thèses de Luther et des mouvements de réforme qui s'étaient répandus en Europe – même si l'on ne peut pas réduire le travail du Concile à cela. Ce contexte a toutefois entraîné un durcissement indéniable des résultats de ce Concile difficile. Interrompu à diverses reprises, ne regroupant de fait qu'environ 200 évêques, car cette réunion s'est tenue également en l'absence des Églises Orientales orthodoxes – déjà séparées officiellement depuis 1054 -, le Concile a pris des décisions dans un contexte gravement perturbé par la situation internationale (guerres ou conflits politiques entre « grands » de ce monde). Il a ainsi figé, dans une volonté absolutiste, clairement avouée (cf. les anathèmes), et pour un avenir qui se voulait définitif – du moins certain l'ont-ils cru –, des dogmes et des pratiques désormais considérés comme intangibles. De fait, ces pratiques étaient souvent le résultat de situations particulières, héritées de la fin du Moyen Âge et de la scolastique, laquelle avait profondément marqué l'Église romaine.

<sup>3</sup> On va précisément les re-découvrir au XX<sup>e</sup> siècle, après des siècles d'ignorance les concernant.

que des significations symboliques de gestes qu'on a souvent perdues. La question du symbole<sup>4</sup> passe largement au second plan, sauf chez les grands mystiques et spirituels...

À notre époque, on ne sait plus toujours même ce qu'est un symbole et l'on passe souvent à côté de gestes, postures, paroles qui *ne parlent plus* à tous. Nous allons essayer ici de mieux comprendre les significations de quelques gestes qui caractérisent les célébrations liturgiques. Cette réflexion sur des points que certains croyants ignorent est certainement une opération *salutaire* car l'enjeu en est, à travers l'étude de la matérialité et du sens de chaque symbole, de comprendre comment se vit la *reconnaissance* entre l'homme et Dieu – ce qu'on peut aussi appeler la foi.

Ainsi, au-delà des querelles autour des mouvements ou positions de l'assemblée pendant l'eucharistie, il s'agit de montrer combien la compréhension des gestes dans la liturgie dépasse la simple référence à une tradition qui se voudrait unique et définitive. Il ne s'agit pas de vanter telle ou telle pratique qui serait plus « authentique » ; il s'agit ici de revisiter certains usages à travers la lecture des Pères (immergés dans la réflexion sur le symbolique), par le biais de l'étude des contextes historiques, afin de retrouver dans nos manifestations ce qui fait sens, pas seulement individuellement, mais pour une communauté qui célèbre.

Dans ce souci, le premier *geste* que nous regarderons est celui du croyant qui se lève pour former un peuple debout !

### **Un peuple debout**

La diversité des rites n'est plus à démontrer, l'existence de nombreuses variantes aussi, en fonction des caractères de chaque communauté et selon les spécificités de la culture, de la langue, des pratiques d'un lieu : il est difficile de célébrer de la même façon au Congo, en Chine ou en Europe de l'Ouest... La diversité de ces rites est une richesse, car non seulement ils peuvent enrichir tous ceux qui les découvrent (pourquoi restreindre la rencontre de Dieu, qui lui-même est profusion, à quelques gestes limités dans le temps et l'espace ?), mais, bien accomplis et bien compris, ils font grandir la foi de la communauté qui les a adoptés pleinement.

---

<sup>4</sup> Symbole, vient du grec *symbolon*. Par ce mot on désignait à l'origine un objet matériel, un morceau de poterie notamment, qui était coupé en deux. Les parties étaient remises à deux personnes qui ne se connaissaient souvent pas mais qui devaient se rencontrer, par exemple pour signer un contrat : elles se *reconnaissaient* au fait que les deux parties de l'objet qu'elles présentaient se joignaient parfaitement et cela prouvait à chacune que l'autre était fiable, qu'on pouvait lui faire confiance. Dans le domaine religieux, le symbole qui associe un geste, une parole à la rencontre de Dieu (qui est toujours une découverte pour l'homme qui ne parvient guère à le « reconnaître ») *confirme l'homme dans sa foi* : c'est bien lui que je cherche ! Les sacrements recourent à des gestes symboliques qui se manifestent avec profusion dans les célébrations qui les marquent. Souvent ces « gestes » (disons *la matière du symbole*), ne sont pas très bien connus et donc pas clairement perçus comme symboliques, et leurs significations peuvent échapper aux croyants quand elles ne sont pas explicitées. Redire les significations, et donc raviver le sens qu'ont profondément ces symboles, est une nécessité dans la vie de l'Église.

Pour attester de cette diversité, rappelons que, même depuis le Concile de Trente, survivaient ici ou là des rites particuliers : rites lyonnais en France, rite mozarabe, rite ambrosien ailleurs, et d'autres encore. Dans les premiers siècles de l'Église, il faut rappeler que les « normes » liturgiques étaient beaucoup plus souples ; il est vrai que l'« *oikouménè* » (c'est-à-dire « toute la terre habitée » - connue) était aussi moins vaste ! On en donnera pour preuve le rite du « lavement des pieds » pratiqué par Ambroise de Milan au IV<sup>e</sup> siècle pour ceux qui viennent d'être baptisés, alors qu'il sait clairement que ce rite ne fait pas partie du rituel romain, et qu'on lui conteste parfois l'opportunité de le pratiquer lors du baptême. Il affirme pourtant dans son ouvrage *Des sacrements* :

« Nous n'ignorons pas que l'Église romaine n'a pas cette coutume, bien que nous suivions en tout son exemple et son rite. Cependant elle n'a pas cette coutume de laver les pieds. Prends donc garde, peut-être s'en est-elle écartée à cause du grand nombre [...] [Mais] c'est un mystère et une sanctification : « Si je ne te lave les pieds, tu n'auras pas de part avec moi » (Jn 13, 8). Je ne dis pas cela pour critiquer les autres, mais pour justifier l'office que je remplis. Je désire suivre en tout l'Église romaine ; mais nous sommes pourtant nous aussi doués de la raison humaine. Aussi ce qu'on observe ailleurs pour de meilleures raisons, nous le gardons aussi pour de meilleures raisons. » (Ambroise : *Des sacrements*, III, 5).

L'exemple de la posture « debout » et de sa place dans les liturgies, en contraste avec les positions d'« agenouillement », qui ont aussi leur importance, est particulièrement significatif s'il s'agit de montrer comment le Concile Vatican II a essayé de retrouver les significations anciennes et durablement attachées à ce qui relève d'abord du rite. Les chrétiens se lèvent et se tiennent debout pour attester de la résurrection et manifester leur attente de la venue du Christ dans sa gloire. Ne se lève-t-on pas encore aujourd'hui pour crier sa joie, pour une « ovation debout », pour accueillir un personnage important ?

Le chrétien est un homme **debout**, relevé par le Christ. Si l'homme, accablé par son péché, est un homme « à genoux », Dieu veut le relever : qu'il devienne cet « homme debout », celui dont Jean également parle dans sa 1<sup>ère</sup> Épître, annonçant que l'homme est promis à voir Dieu face à face et qu'alors « nous lui serons semblables puisque nous le verrons tel qu'il est » (1 Jn 3, 2).

Par le baptême, le chrétien est déjà appelé à cette rencontre de Dieu dans sa vie de « ressuscité ». L'Église veut le signifier tout particulièrement à des moments précis de l'année liturgique : Pâques et tout le temps pascal (c'est-à-dire ce temps qui va de Pâques jusqu'à la Pentecôte), mais encore et toujours chaque dimanche de l'année, jour où l'on célèbre la résurrection du Christ, et plus généralement lors de chaque eucharistie – même quand elle a lieu en semaine. La communauté assemblée vit à nouveau cette résurrection en « rendant grâce » au Seigneur pour tous ses dons (sens du mot « eucharistie »).

On peut rappeler ici pour être un peu complet que, dans le judaïsme, la position de celui qui prie, *l'orant*, est toujours debout, les mains levées, posture dont témoigne encore aujourd'hui, sans qu'il n'y ait eu interruption en l'occurrence, la position chrétienne pour la récitation du Notre Père, où l'on se lève toujours. Depuis le Concile Vatican II (1962-65), on a même remis à l'honneur la position classique de l'orant, c'est-à-dire les mains levées.

Augustin d'Hippone (354-430) s'adresse dans un texte rempli d'images et de comparaisons à de tout nouveaux baptisés :

« Je m'adresse à vous, enfants nouveau-nés, tout petits dans le Christ, nouvelle postérité de l'Église, grâce du Père, fécondité de la Mère, pieux bourgeon, nouvel essaim, fleur de notre parure et fruit de notre labour, ma joie et ma couronne, **vous tous qui vous tenez debout devant le Seigneur.** » (Sermon aux jeunes baptisés, 1, in *Le Baptême d'après les Pères de l'Église*, Lettres chrétiennes, Migne, 1995, p. 256).

Effectivement, ceux qui sont baptisés sont désormais entrés dans la résurrection avec le Christ : ils le manifestent en se tenant debout. Augustin est d'ailleurs un de ceux qui a commenté le plus le passage de la 1<sup>ère</sup> Épître de Jean que nous citons. Il parle, comme tous les Pères, en cet âge d'or du catéchuménat<sup>5</sup> (au IV<sup>e</sup>-V<sup>e</sup> siècle), de la rencontre avec Dieu, commencée dans le baptême, où les catéchumènes sont plongés dans la mort avec le Christ pour ressusciter avec lui. Effectivement, l'eau était à la fois symbole de mort pour les Hébreux qui la craignaient dans ses vagues et ses tempêtes, mais aussi symbole de vie, car sans l'eau qui désaltère, lave, purifie, rafraîchit, l'homme ne peut vivre. Il est vrai que le baptême, pour lequel on se contente maintenant de verser quelques gouttes d'eau sur la tête de celui qui le reçoit, ne permet pas de comprendre aussi spontanément ce passage de la mort à la vie, que lorsqu'il se pratiquait par immersion. Dans les premiers siècles, le baptême s'effectuait dans une « piscine baptismale » où le catéchumène était plongé entièrement par trois fois, signe des trois jours du Christ au tombeau, en même temps que signe du Dieu « trine » (« Père », « Fils », « Esprit »), qui l'accueille dans sa profusion même. On peut d'ailleurs ajouter que, depuis Vatican II, le baptême par immersion, quand les circonstances le permettent, a été remis à l'honneur et qu'il est notamment pratiqué pour les bébés lorsque l'on dispose d'une bassine baptismale suffisamment grande (et belle !), et pour les adultes dans certaines paroisses qui ont pu se doter d'un baptistère construit conformément aux baptistères anciens.

Les attestations des significations liées à la position debout ne manquent pas : non seulement on les trouve rappelées dans les sermons des Pères de l'Église, mais surtout dans les « Canons » qui explicitent les règles à respecter précisément en raison de ce qu'elles signifient. Pendant le temps pascal, et plus généralement le dimanche, jour où l'on célèbre la

---

<sup>5</sup> Les « catéchumènes » sont littéralement ceux qui ont entendu résonner la parole de Dieu.

Pâque, la Résurrection du Christ, il convient que l'assemblée chrétienne se tienne debout<sup>6</sup>. Le canon 15 de Pierre d'Alexandrie (300-311) précise :

« Le dimanche nous fêtons un jour de joie en raison du Ressuscité, ce jour-là, au cours duquel nous ne plions pas non plus les genoux selon la tradition reçue. » (p. 6)<sup>7</sup>.

Cette tradition ecclésiale remonte aux apôtres. On la trouve aussi exposée chez le « Pseudo-Justin » (II<sup>e</sup> siècle)<sup>8</sup>. Il est même indiqué, dans certains textes, qu'il convient de renvoyer un catéchumène qui persisterait à s'agenouiller car alors il est pécheur : cela signifie qu'il n'a pas foi en la résurrection !

Le « Canon 91 » de Basile de Césarée (v. 329-379) est on ne peut plus clair sur la nécessité pour le chrétien de se tenir debout lors de la « prière » le dimanche :

« Et nous faisons nos prières debout le jour un et premier de la semaine, mais nous n'en connaissons pas tous la raison. Car ce n'est pas seulement parce que, ressuscités avec le Christ, nous aspirons aux choses célestes, mais en nous tenant debout lors de la prière le jour de la Résurrection nous rappelons aussi à notre esprit la grâce qui nous a été accordée, mais aussi que ce jour un et premier de la semaine est l'image du siècle à venir. C'est justement ainsi qu'il est le début [de tous] les jours, Moïse parle à son sujet non pas du "premier jour", mais d'"un jour". Étant donné que ce jour revient régulièrement, il est à la fois un et huitième, manifestant par lui-même le jour vraiment un et huitième que le psalmiste rappelle dans les titres de certains psaumes, et qui représente par lui-même l'état qui suivra notre temps présent, ce jour sans fin, sans nuit, sans succession, l'éternité sans terme et toujours nouvelle. Il est donc nécessaire que l'Église enseigne à tous ceux qui se trouvent en son sein de faire leurs prières en se tenant debout, afin que par le continuel rappel de cette vie sans fin, nous ne négligions point les moyens d'atteindre ce but. De même, toute la Sainte Cinqantaine des jours après Pâque, la Pentecôte, est un rappel de la Résurrection que nous attendons. Car ce jour un et premier, multiplié sept fois par sept constitue les sept semaines de la sainte Pentecôte ; commençant et finissant par un, elle déroule ce même point une cinquantaine de fois. Elle imite ainsi le siècle à venir, qui commence, comme par un mouvement cyclique, au point même où elle se termine ; pendant cette Cinqantaine, la praxis de l'Église nous a appris à préférer nous tenir debout pour la prière, transportant pour ainsi dire notre esprit du présent au siècle à venir par ce rappel manifeste. Par ailleurs, chaque fois que nous plions les genoux et que nous nous relevons, nous démontrons en acte avoir été jetés à terre par notre péché et rappelés

<sup>6</sup> Cf. Marie-Christine Hazaël-Massieux, 2016 : « Temps pascal et Pentecôte : Rythme, célébration et signification avec les Pères de l'Église (II<sup>e</sup>-V<sup>e</sup> siècle) » in *Revista Agustiniana*, vol. LVII, janv. août 2016, n° 172-173, pp. 7-42.

<sup>7</sup> Cité par l'Archimandrite Grigorios D. Papathomas dans un article-bilan qui constitue une source de première importance, accessible sur Internet. De nombreuses citations y sont données : « Comment et pourquoi l'Église exclut l'agenouillement lorsqu'elle proclame la *Résurrection* et la *vie du Siècle à venir* selon la *Tradition canonique de l'Église*. (Présentation sommaire des sources patristiques et canoniques), » Paris, 2002, 70 p.

<sup>8</sup> Le texte en question d'un auteur anonyme est sans doute d'Irénée de Lyon lui-même.

au ciel par la miséricorde de Celui qui nous a créés. »  
 (Basile de Césarée : *Traité du Saint Esprit*, XXVIII, 66 (192 A-C), Sourc. Chrét., n° 17bis, pp. 485-487).

On voit clairement évoquées les raisons d'un tel geste : à la fois, effectivement, pour rappeler la résurrection, mais aussi pour manifester sa foi, sa confiance « dans le retour du Christ », annoncer la vie *à-venir*. En revanche, s'agenouiller est opportun pour rappeler notre péché – et ceci a lieu dans les temps de jeûne et de pénitence – mais c'est un mouvement qui doit toujours s'achever par un relèvement – signe de la miséricorde de Celui qui nous a créés et qui ne cesse de nous recréer.

On peut d'ailleurs rappeler que dans les églises ou les basiliques des premiers siècles, il n'y avait pas de sièges et que seuls les clercs (évêques, prêtres...) pouvaient à certains moments s'asseoir (notamment l'évêque s'asseyait généralement pour donner son homélie). Les Pères de l'Église rapportent comment le peuple se pressait debout pour les écouter : il faut dire que ces grands prédicateurs qu'étaient Jean Chrysostome, Augustin d'Hippone, et bien d'autres, étaient assurés de retenir l'attention des plus fervents, debout le plus près possible du prédicateur, en un temps où il convenait d'avoir une voix qui portait suffisamment, tandis que l'on recourait aussi à tous les bons principes de la rhétorique pour réveiller l'intérêt d'un public nombreux et divers.

Au demeurant, on peut bien comprendre comment certaines valeurs symboliques se sont perdues au fil des temps. Le Moyen Âge sur sa fin ne connaissait plus guère les significations qui nourrissaient les croyants antérieurement : si l'on pratiquait toujours les postures et les gestes, leurs sens n'étaient plus aussi conscients. Mais à cela vont s'ajouter les évolutions spirituelles des XVI<sup>e</sup>-XVII<sup>e</sup> siècles. Ces siècles qui sont ceux de la mise en application du Concile de Trente sont aussi ceux où se développent *piétisme*, *jansénisme*, de nombreux courants individualistes dans l'Église. La piété prend de plus en plus les marques de dévotions « personnelles », tandis que le « salut » devient explicitement une affaire individuelle. À cela il convient d'ajouter que c'est également l'époque où l'on va commencer à installer dans les églises des sièges et des prie-Dieu permettant aux riches (les nobles) de devenir propriétaires d'une « portion » de l'édifice sacré pour un montant de concession très élevé. Ils peuvent disposer désormais, à l'écart du peuple, lui toujours debout, d'un mobilier, souvent imposant, portant leur écusson et leur nom, offrant siège et agenouilloir, qui permettent aux plus riches d'être ainsi assis avec trois ou quatre membres de leur famille, et de s'agenouiller aux moments qu'ils jugent opportuns : ce que l'on appelle un « banc clos ». Les marguilliers (souvent issus de la noblesse également), disposent quant à eux du « banc d'Œuvre » gratuitement, mais en remerciement des nombreux services qu'ils rendent à la paroisse (services très souvent financiers, permettant l'aménagement ou l'embellissement de l'édifice). Ainsi, désormais on s'assied pour les lectures et pour l'homélie, mais on s'agenouille pendant une large partie de l'office, de l'Offertoire au Notre Père, puis à nouveau après la communion, souvent la tête dans les mains, pour se livrer à des dévotions

et des prières le plus souvent détachées de l'eucharistie dont on peine à suivre le rythme (tout se déroule en latin, et le prêtre devant l'autel éloigné, et tournant le dos au peuple, n'est guère audible ou compréhensible). On ne dispose d'ailleurs pas encore vraiment de missels. Chacun prie comme il le veut, souvent bien à l'écart du rythme de la « messe » qui suit son cours. Au XX<sup>e</sup> siècle, en poursuivant ces pratiques individuelles, quand les églises étaient alors équipées de bancs ou chaises pour tout le monde, il n'était pas rare, avant le Concile Vatican II, de voir des personnes réciter leur chapelet pendant la messe (qui était toujours en grande partie célébrée en latin), en attendant qu'un signe du célébrant, ou la clochette, ne leur rappelle, par exemple, qu'il convenait de se lever ou de s'agenouiller.

Les formes de piété des plus riches servent progressivement ainsi de modèle aux pauvres, comme il est fréquent dans les sociétés. Les églises d'Ancien Régime, sont alors des lieux où se manifestent fortement les structures sociétales. Riches et pauvres, s'ils se tiennent dans le même bâtiment, y sont nettement séparés, les mobiliers des plus nantis étant installés à proximité du chœur ou près de la chaire. Les curés, eux-mêmes peu cultivés<sup>9</sup>, ne songent guère à « catéchiser » le peuple, comme le faisaient antérieurement les évêques. Ceux-ci, souvent absents car de plus en plus installés dans les diverses cours (royales, impériales...), ne s'occupent plus véritablement de leurs diocèses. Ainsi, ceux qui se tiennent encore debout dans les églises ne savent plus s'ils le font pour témoigner de la résurrection du Christ... ou parce qu'ils ne sont pas assez riches pour se payer un agenouillement ou un prie-Dieu !

L'Église était d'autant plus favorable à la construction de « bancs clos » que cela représentait, outre la reconnaissance due à certains pour les services rendus, une source de revenus non négligeable. Même si ces meubles furent souvent détruits avec la Révolution française, l'Église en construisit parfois d'autres au cours du XIX<sup>e</sup> siècle, cédés alors exclusivement à bail, pour des concessions de trois, six ou neuf ans. On développa aussi les chaises avec prie-Dieu, placées dans les premiers rangs et donc à proximité du chœur, qui étaient louées, moyennant une redevance plus modique, mais qui portaient souvent le nom de son utilisateur privilégié<sup>10</sup>. Un « chaisier » ou une « chaisière » passait alors pendant la messe réclamer une obole à l'occupant en titre.

Cet exemple révèle comment on a pu passer, dans la liturgie de l'Église, de gestes à valeur symbolique forte (manifestation de la résurrection, la foi en la vie éternelle...), à des positions justifiées uniquement par des données très matérielles ou pratiques. Certes, l'homme est aussi capable parfois d'inventer une nouvelle signification pour un nouveau geste, accompli en annulant un geste multiséculaire. Alors même que ce deuxième geste ne s'est développé parfois que pour de strictes raisons pratiques, il peut trouver des justifications spirituelles. Mais souvent les raisons *collées* après coup ne *prennent* pas, en

---

<sup>9</sup> C'est pour cette raison que le Concile de Trente va instituer les séminaires qui doivent assurer la formation des futurs prêtres et se mettront en place progressivement dans les siècles qui suivent.

<sup>10</sup> On en voit encore aujourd'hui dans certaines églises rurales – mais ils sont « dé-privatisés ».

tout cas pas n'aboutissent pas nécessairement à la perspective de faire l'unité d'une société – ce qui est la principale visée des rites de tous ordres. Quand on fait asseoir les gens pour qu'ils ne se fatiguent pas trop, dans un espace réservé en outre pour qu'ils puissent s'isoler de ceux qu'ils ne veulent pas fréquenter, il est difficile de justifier cela en relation avec l'évangile. Quant à s'agenouiller, on peut bien alors évoquer un plus grand « respect » dû à Dieu, mais si la situation réelle appelle plutôt à dire son allégresse, à proclamer tous ensembles la gloire de Dieu et la vie nouvelle qu'il donne à profusion, le geste n'est guère crédible et en tout cas pas véritablement « significatif ». Il convient de réserver l'agenouillement à d'autres moments où il a tout son sens : office monastique, oraison personnelle, réception du sacrement de pénitence et de réconciliation, et même lors de certaines célébrations pénitentielles communautaires pendant le Carême, marquées par le jeûne et la pénitence... Au cours de l'eucharistie, la mise à part qu'entraîne l'agenouillement, la prosternation sur soi-même (tête baissée) qui souligne bien plutôt l'oubli voire la négation du salut déjà donné (puisque l'on ressasse ses fautes), apparaît contredire le lieu et le temps de la célébration. On dit solitairement et à *contretemps*, ce que l'homme doit certes aussi marquer (mais ailleurs !) : qu'il n'est *rien* devant Dieu. Le sens de la célébration communautaire de l'eucharistie est bien de remercier dans la joie, celui qui nous permet de nous aimer et qui nous a sauvés tous ensemble, de proclamer cet amour mutuel que rappellent si bien les Actes des Apôtres (2, 42-46).

Si avec le Concile Vatican II, on a ainsi (à peu près) la volonté de faire disparaître les distinctions et séparations sociales apparentes dans les églises post-médiévales, mais aussi de rappeler plus intensément l'invitation évangélique à vivre les valeurs communautaires, à découvrir ensemble la grâce toujours donnée par Dieu, avec la joie du salut qui n'est refusée à personne, il semble bien que certains des choix rituels qu'elles impliquent ne soient pas encore acceptés par tous.

### **La communion de tous**

Un autre exemple que nous développerons moins longuement car nous en avons parlé ailleurs<sup>11</sup>, est précisément celui de la communion et des rites qui l'entourent. Nous verrons que c'est pour des raisons tout aussi pratiques ou pragmatiques qu'entre le XI<sup>e</sup> et le XIII<sup>e</sup> siècles, on est passé de la communion toujours reçue dans la main, à la communion dans la bouche.

Il faut rappeler d'abord un passage d'une très belle homélie de Cyrille de Jérusalem (v. 315-386) qui explique, au moment de leur baptême aux « néophytes »<sup>12</sup> comment communier :

---

<sup>11</sup> Cf. Hazaël-Massieux, Marie-Christine « L'Église, 'un cercle tracé sur la terre' », [Lumen Vitae Online](#), 30 juillet 2016, 11 p.

<sup>12</sup> Ce mot qui signifie « nouvelles pousses » désigne ceux qui viennent de recevoir le baptême, l'onction d'huile ou chrismation (maintenant appelée la confirmation) et l'eucharistie et doivent être entourés de soins attentifs



« Quand donc tu approches, ne t'avance pas en tendant la paume des mains, ni les doigts écartés. Mais puisque sur ta main droite va se poser le Roi, fais lui un trône de ta gauche ; dans le creux de ta main, reçois le corps du Christ, et réponds : « Amen. » Après avoir avec attention sanctifié tes yeux par le contact du saint corps, prends-le et veille à n'en rien laisser perdre. [...] Ensuite, quand tu as communié au corps du Christ, avance-toi aussi vers la coupe de son sang. Ne tends pas les mains, incline-toi, dis par manière d'adoration respectueuse : « Amen », et sois sanctifié par la réception du sang du Christ. Et tandis que l'humidité du sang est encore sur tes lèvres, recueille-la de tes mains, et sanctifie tes yeux, ton front, et tes autres sens. Puis, en attendant l'oraison [postcommunion], rends grâce à Dieu qui t'a admis à de si hauts mystères.» (Catéchèse XXIII, 5e Catéchèse mystagogique, 21-22, in Cyrille de Jérusalem, *Les catéchèses*, « Les Pères dans la foi », n° 53-54 pp. 345).

On voit qu'au IV<sup>e</sup> siècle, tous reçoivent la communion aussi bien sous l'espèce du pain que sous l'espèce du vin, tandis que sont repris les gestes et paroles de Jésus<sup>13</sup>. Chacun s'avance, les mains préparées pour recevoir le pain, et est même invité à « sanctifier » ses yeux et son visage avec les traces de vin demeurant sur ses lèvres. On est bien loin de ce que certains ont adopté comme gestes et poursuivent au-delà du Concile Vatican II (qui a tenté de restaurer les pratiques originelles) : l'hostie déposée par le ministre sur la langue du communiant.

Il convient de rappeler comment et pour quelles raisons on est arrivé à remplacer la communion dans la main par la communion sur la langue, qui apparaît à certains aujourd'hui comme « plus respectueuse ». Serait-il donc plus respectueux de tirer la langue que d'offrir ses mains soigneusement préparées ? De fait, il s'agit là d'une façon de procéder instaurée tardivement dans l'Église. On a commencé à la pratiquer dans une période de relative décadence, entre les XI<sup>e</sup> et XIII<sup>e</sup> siècles, en même temps qu'on retirait aux fidèles la communion au vin consacré. Il faut dire qu'alors, la « communion » était largement abandonnée par le peuple. La crainte, pour les plus religieux, de commettre un péché grave s'ils communiaient sans en être *dignes*, l'incompréhension totale du geste et de ses significations pour ceux qui étaient plus éloignés de l'Église et ne connaissaient guère le sens de l'acte de « communion », les menaces constantes d'un enfer promis aux impies qui achevaient de décourager de nombreux baptisés, faisaient que les laïcs communiaient fort peu, *assistant* simplement à la messe. C'est alors qu'on a dû *commander* à chacun de *recevoir la communion* au moins une fois par an (d'où la tradition de « faire ses Pâques »). Non seulement les gestes qu'ils ne faisaient qu'occasionnellement étaient mal pratiqués par les fidèles, mais les prêtres étaient pour leur part confrontés à de multiples usages sacrilèges

---

de la part des plus anciens chrétiens, en même temps que de la sollicitude de leur évêque, car il faut encore les guider dans leur découverte de la vie chrétienne.

<sup>13</sup> Ce sont ceux que pratique tout juif pieux lors du partage du pain et du vin durant le Shabbat ou les diverses fêtes. Le « maître de la table » récite les prières de bénédiction – berakoth – que l'on retrouve d'ailleurs très exactement dans la prière sur les offrandes de la messe chrétienne aujourd'hui (encore une référence significative importante).

dont les paroissiens s'enorgueillissaient. En quittant l'église avec une hostie, certains prétendaient, par exemple, se livrer ensuite à des actes d'exorcisme ou de magie avec le pain consacré. Pour prévenir ces comportements résultant d'une pratique guidée par la superstition et non plus par la foi, les clercs ont alors imaginé de déposer l'hostie sur la langue de ceux qui s'avançaient pour recevoir l'hostie, afin d'éviter toute « profanation ». L'hostie sur la langue, qui fondait très vite, du fait du recours au pain azyme, écartait à peu près toute tentative d'utilisation sacrilège.

C'est encore vers le XI<sup>e</sup> siècle que s'est généralisé en Occident le remplacement du pain ordinaire par le pain sans levain (pain azyme). Les significations premières (repas partagé, pain que l'on coupe pour que chacun en ait une petite part...) ont ainsi été gommées pour le peuple, voire ont même complètement disparu au profit de raisons pratiques et matérielles : moins ou pas de miettes, plus grande rapidité de la « distribution »... Mais ce repas « rapide » et moins « consistant » pouvait évoquer alors explicitement aux yeux de certains clercs le repas des Hébreux quittant dans la précipitation leurs maisons d'Égypte en ce jour mémorable de la Pâque juive (le « passage »), qui est devenue, pour les chrétiens, le jour de la résurrection du vrai « pain de vie » (Jn 6, 35 ss.). On voit comment le changement de la base d'un symbole peut générer d'autres sens, à condition que tout sens ne disparaisse pas au profit de considérations strictement pratiques. Quand il y a découverte d'un nouveau sens (ici l'évocation de la pâque juive : fuite de l'Égypte pour passer de l'esclavage à la liberté, de la mort à la vie), il peut être potentiellement un enrichissement pour tous, à condition qu'on puisse donner et expliciter les significations à tous ceux qui ne saisissent pas spontanément un sens moins direct. Celles-ci peuvent alors s'ajouter au lieu de s'opposer. Il est vrai que la distribution à chacun d'une hostie individuelle ne facilite pas la compréhension de la *communio* qui en principe unit, pour leur transformation en un même et unique corps, tous ceux qui reçoivent « le corps du Christ ». Avec le pain azyme préparé en petites rondelles blanches (certes faciles à avaler au temps où il n'était pas question de mâcher l'hostie), il est plus difficile de penser à un repas communautaire. Cette question, d'ailleurs sensible, du *repas* a pu parfois être mise à l'écart dans l'Église pour favoriser le « sacrifice » - notion alors bien abstraite si elle n'est expliquée par le prédicateur et manifestée par des symboles appropriés (cf. le Christ donnant sa vie pour le salut de tous, et entraînant tous ceux qui le suivent dans la résurrection et la vie nouvelle).

La disparition ou l'incompréhension de la valeur essentielle de certains rites anciens, largement développés et commentés au cours du premier millénaire, n'ont souvent plus laissé, dans l'esprit des usagers qui s'en étaient éloignés, que des justifications matérielles et pratiques, qui achèvent la disparition du rite lui-même. On répète, et souvent mal, des rites devenus morts pour une société donnée, qui s'en affranchit finalement un jour. Mais si ces rites ne sont pas remplacés, c'est la société qui elle-même est fragilisée. La valeur des rites,

de tous les rites<sup>14</sup>, s'ils sont bien *expression* de cette société (et non pas créés artificiellement), est précisément *de dire et en même temps de faire* (les rites sont *performatifs*) la cohésion et l'unité d'un groupe. Dans le cadre religieux, ils unissent et identifient une société, permettent à ses membres de *se reconnaître*, en connaissant aussi un peu mieux Celui qui les dépasse infiniment, leur Dieu. On ne peut s'affranchir des rites sans dommage pour le corps social tout entier. Au même titre que des raisons économiques ou de confort personnel ont pu motiver l'installation de chaises et d'agenouilloirs, faisant oublier les significations de foi en la vie portées par la position debout, ce sont des raisons d'hygiène, voire de rapidité dans la distribution de la communion, ou d'économie (une fois encore), qui peuvent aujourd'hui dissuader de nombreuses paroisses de proposer aux catholiques la communion sous les deux espèces, pain et vin<sup>15</sup>, qui signifie bien plus pour l'Église : la marche de tous les hommes réunis dans la joie (cf. le vin de la fête) qui deviennent ainsi chaque jour plus complètement *corps* du Dieu de vie .

De fait, les Églises aujourd'hui souffrent beaucoup encore de la disparition du sens de la *communauté* : on l'a vu à propos des postures et des gestes, on le voit encore plus en évoquant la communion, et on voudrait rappeler avant de conclure comment nos Pères dans la foi vivaient la présence et le rôle de chacun dans le salut de tous, avec une bien plus claire conscience de la place tenue par chacun pour le bien du corps entier. Le relatif désordre des églises sans bancs était sans doute marqué par le bruit et la promiscuité, comme l'indiquent les chroniqueurs et parfois les Pères eux-mêmes dans leurs sermons<sup>16</sup>, mais tous se côtoyaient, tous partageaient le même pain, le même vin, se tenaient debout, pressés les uns contre les autres pour essayer d'entendre l'homélie sans doute peu audible dès qu'on était éloigné du prédicateur. On peut penser qu'un vrai *souffle* de vie (« Esprit Saint ») passait alors, même dans les rencontres entre hommes et femmes auxquelles servaient aussi les églises et que dénonçaient déjà les prédicateurs les plus moralistes.

À cette occasion s'impose le rappel d'un symbole traditionnel, celui du « cercle », magnifiquement commenté par un Père moins connu que ceux que nous citons plus haut :

---

<sup>14</sup> Aujourd'hui, certains, notamment parmi les jeunes, croient ou feignent de croire que les rites ont été *inventés* pour compliquer la vie, sans se rendre compte qu'eux-mêmes en inventent constamment pour marquer la spécificité de leurs groupes d'appartenance (cf. les rites du tchat ou des communications très ritualisées à travers les réseaux sociaux).

<sup>15</sup> En cas d'assistance nombreuse, si l'on communie en buvant réellement tous une gorgée du vin consacré, il faut plus d'un litre de vin par eucharistie ! Quand seuls les célébrants communient au calice, cela n'implique guère qu'un petit fond de calice. Par ailleurs, certains considèrent qu'il n'est pas hygiénique de boire tous dans la même coupe ; et l'on ne peut pas exclure, pour l'avoir entendu dire parfois, que pour certains catholiques demeure une sorte de crainte - bien *mythique*, puisque la communion sous les deux espèces est explicitement *autorisée* par Rome depuis Vatican II -, face à des gestes qu'ils imaginent volontiers comme étant des pratiques protestantes, adoptées aujourd'hui par l'Église catholique. Nous avons vu que cette pratique était commune à tous dans une Église encore non séparée pendant les dix premiers siècles.

<sup>16</sup> Cf. en particulier les nombreuses mentions en ce sens dans les homélies de Jean Chrysostome, parfois très durement dirigées, en outre, contre les membres de la cour impériale qui venaient écouter ses sermons à Constantinople.

Dorothee de Gaza<sup>17</sup>. Certains gestes d'ailleurs, mis en pratique quand l'assemblée n'est pas trop nombreuse, aident à saisir les significations attachées au cercle (à condition qu'il demeure un cercle ouvert où chacun peut se sentir appelé) : ainsi lorsqu'on se rassemble directement autour de l'autel pour prier le Notre Père, comme on le voit faire parfois, on marque plus nettement aux yeux de tous que *l'Autel* est alors le centre que nous décrit Dorothee de Gaza :

« Plus on est uni au prochain, plus on est uni à Dieu. Pour que vous compreniez le sens de cette parole, je vais vous donner une image tirée des Pères. Supposez un cercle tracé sur la terre, c'est-à-dire une ligne tirée en rond avec un compas et un centre. On appelle précisément centre le milieu du cercle. Appliquez votre esprit à ce que je vous dis. Imaginez que ce cercle, c'est le monde ; le centre, Dieu ; et les rayons, les différentes voies ou manières de vivre des hommes. Quand les saints, désirant approcher de Dieu, marchent vers le milieu du cercle, dans la mesure où ils pénètrent à l'intérieur, ils se rapprochent les uns des autres en même temps que de Dieu. Plus ils s'approchent de Dieu, plus ils se rapprochent les uns des autres, et plus ils se rapprochent les uns des autres, plus ils s'approchent de Dieu. Et vous comprenez qu'il en est de même en sens inverse, quand on se détourne de Dieu pour se retirer vers l'extérieur : il est évident alors que, plus on s'éloigne de Dieu, plus on s'éloigne les uns des autres, et que plus on s'éloigne les uns des autres, plus on s'éloigne aussi de Dieu. Telle est la nature de la charité. » (Dorothee de Gaza : *Instructions diverses de notre saint Père Dorothee à ses disciples* VI, 77-78, in *Œuvres spirituelles* ; SC 92, Cerf, Paris, 2001, pp. 285-287).

Le Christ, qui est la victime et le prêtre, est aussi représenté par l'autel, centre de nos regards à tous et cœur de notre célébration. La prière communautaire accélère certainement le processus long, souvent trop lent, de l'avancée vers Dieu et vers les frères, quand, dans l'eucharistie, par la communion au même pain, les fidèles assemblés deviennent Corps du Christ. Augustin disait au IV<sup>e</sup> siècle :

« ... si vous êtes le corps et les membres du Christ, n'est-ce pas votre emblème qui est placé sur la table sacrée, votre emblème que vous recevez, à votre emblème que vous répondez *Amen*, réponse qui témoigne de votre adhésion? On te dit : Voici le corps du Christ. *Amen*, réponds-tu. Pour rendre vraie ta réponse, sois membre de ce corps. » (*Sermon 272 Pour le jour de la Pentecôte* (VI) : « Sur l'eucharistie »).

Si le cercle semble bien imparfait quand on se trouve, de fait, les uns derrière les autres face à l'autel que regardent aussi les célébrants, sachons qu'il ne peut atteindre encore la perfection car il manque beaucoup d'appelés dans cette Église, mais rappelons-

---

<sup>17</sup> Évoqué par le pape François, comme nous avons pu le découvrir avec joie, qui recourt à cet évêque du VI<sup>e</sup> siècle dans ses méditations sur l'humilité. Cf. Jorge Mario Bergoglio : *L'humilité porte de la miséricorde*, avec un commentaire d'Enzo Bianchi, Petit Guide spirituel, Editions Peuple Libre, 2013, 123 pages.

nous, toutefois, que, tout en restant *ouvert*, il est complété autour de l'autel par les célébrants qui, en face du peuple, le regardent aussi.

Le sens de cette célébration communautaire est également manifesté quand, dans un geste qui remonte à la plus haute antiquité, les fidèles reçoivent la paix qui vient de l'autel, c'est-à-dire du Christ présent au milieu de tous. Le déplacement du ou des célébrants n'est pas toujours possible (cela se pratique toutefois de plus en plus dans les paroisses, en dépit du « temps » que cela prend !), ce sont parfois symboliquement les acolytes qui viennent serrer la main de chaque personne installée en début de rang, qui elle-même se tourne alors vers son voisin pour lui dire cette paix du Christ. Mais l'invitation au moins chaleureuse du prêtre ou du diacre au partage de cette paix qui ne peut venir que du Christ, est signifiante pour tous ceux qui veulent bien la vivre. Les Pères de l'Église montrent que ce geste existait dès l'origine, suivant le précepte évangélique (« Si donc tu présentes ton offrande à l'autel, et que là tu te souviennes que ton frère a quelque chose contre toi, laisse là ton offrande devant l'autel, et va d'abord te réconcilier avec ton frère; puis, viens présenter ton offrande » (Mt 5, 23-24). Justin précise vers 150 :

« [Celui qui préside] loue et glorifie le Père de l'univers par le nom du Fils et du Saint-Esprit, puis il faut une longue eucharistie pour tous les biens que nous avons reçus de lui. Quand il a terminé les prières et l'eucharistie, tout le peuple répond par l'acclamation : « Amen ». « Amen » est un mot hébreu qui signifie : ainsi soit-il. »  
 « Quand ces prières sont terminées, nous nous donnons la paix. »  
 (Justin : *Apologie* I, 65).

Ce geste symbolique est grand comme tous les symbolismes puisque, bien au-delà de notre voisin de célébration contre qui le plus souvent nous n'avons rien, ce geste doit représenter pour nous cette paix que nous refusons le plus souvent de donner à ceux qui sont nos vrais « ennemis » quotidiens, notre conjoint, nos enfants, nos frères et sœurs, ou nos voisins de palier... Ce geste change notre cœur et nous permet de comprendre un peu mieux ce qu'est la vraie fraternité.

De fait, les liturgies doivent être préservées de tout ce qui rompt l'harmonie et l'unité de la célébration, de tout ce qui annule les symboles de cette unité, voulue entre tous à l'image du Dieu *Un*. Il y a un temps pour les dévotions personnelles, mais la célébration eucharistique communautaire, quant à elle, est le lieu de la *communio* de tous, convoqués<sup>18</sup> pour partager l'unité de Dieu : « Qu'ils soient un comme mon Père et moi nous sommes uns » (Jn 17, 22) – profond mystère de Dieu que l'on ne peut approcher, un tout petit peu, qu'en le vivant dans sa propre chair, par paroles, gestes, mouvements divers.

---

<sup>18</sup> Avant d'avoir son sens religieux actuel, le mot « *ekklesia* » (devenu « Église » en français), désignait, dans la Grèce antique, l'assemblée du peuple citoyen, appelée, convoquée...

C'est sans doute la conclusion que nous retiendrons au terme de cet article. Il importe de se rappeler que rien n'est arbitraire dans un rituel, dans une liturgie, mais que chaque parole, chaque posture, chaque geste, chaque symbole sont porteurs de significations essentielles et visent à *donner du sens*. Donner du sens, ce n'est pas faire « comme on sent », exprimer ce que l'on *ressent*, mais être porté à vivre, avec d'autres croyants, ce qui fonde la foi dans une découverte de l'amour du frère, qui dit un petit peu de l'amour que Dieu a pour chacun. Quand, aujourd'hui, certains ont le sentiment que le rituel dit « de Paul VI » issu de Vatican II n'est pas favorable à la découverte de l'amour et de la miséricorde infinie de Dieu pour tous les hommes, il convient de mieux réfléchir à son véritable contenu et probablement de s'en prendre à ceux qui l'appliquent mal. Ce rituel, soigneusement mis en œuvre, souligne des aspects que ne montrait pas aussi clairement le précédent, issu de Trente (rituel de St Pie V), devenu dès lors un rituel « extraordinaire » (comme on dit pour signifier que l'on ne peut l'utiliser que lorsque certaines circonstances particulières sont réunies). Comme pour toute réalisation humaine, il peut y avoir des échecs, des « ratés » quand on se préoccupe trop de paraître plutôt que d'être, d'appliquer plutôt que de vivre...

Mais, aujourd'hui encore, si nous ne pouvons pas nous lever ou nous tenir debout, rappelons-nous que c'est le Christ qui nous relève. Il précise toutefois (Jn 5, 8-9)<sup>19</sup> : « Lève-toi, prends ton grabat et marche ! » Augustin propose de ne pas négliger l'histoire du « grabat », à première vue inutile. Que faire de cet objet qui me portait quand je ne pouvais pas marcher ? N'est-ce pas précisément que le grabat symbolise le prochain, qu'il convient surtout de ne pas oublier ? Et le porter, c'est entrer dans la *communio* ! « C'est l'amour du prochain qui est recommandé dans l'ordre de prendre son grabat » :

« Qu'y a-t-il donc à remarquer dans le grabat, je t'en prie, qu'y a-t-il si ce n'est que cet homme, quand il était malade, était porté par le grabat et qu'une fois guéri il porte le grabat. Que dit l'Apôtre ? *Portez les fardeaux les uns des autres et vous accomplirez ainsi la loi du Christ* [Gal, 6, 3]. La loi du Christ est donc la charité et la charité n'est accomplie que si nous portons mutuellement nos fardeaux : *nous supportant*, est-il dit *les uns les autres dans la dilection, attentifs à garder l'unité de l'esprit dans le lien de la paix* [Eph 4, 2-3]. Quand tu étais malade, ton prochain te portait ; tu es guéri, porte ton prochain. *Portez les fardeaux les uns des autres et vous accomplirez la loi du Christ*. C'est ainsi, ô homme, que tu accompliras ce qui te manquait. Par conséquent, *porte ton grabat*.

Mais quand tu l'auras pris, ne reste pas en place, *marche*. En aimant ton prochain, en prenant soin de ton prochain, tu fais du chemin. Où diriges-tu tes pas sinon vers le Seigneur ton Dieu, vers celui que nous devons *aimer de tout notre cœur, de toute notre âme, de tout notre esprit* [Mt 22, 37] ? Nous ne sommes pas encore parvenus jusqu'au Seigneur, mais nous avons le prochain avec nous. Porte donc celui avec qui tu marches afin de parvenir jusqu'à celui avec qui tu désires demeurer. Donc, *prends ton grabat et marche.*" (*Hom. Sur l'Évangile de Jean*, Tr. XVII, 9).

---

<sup>19</sup> Voir aussi Marc 2, 9-11.

